

Introduction

Les diverses études présentées dans ce volume hors-série des *Cahiers Marceline Desbordes-Valmore* souhaitent envisager l'esthétique, les circonstances, les postérités et traces de l'œuvre poétique, et en établir le bilan critique, en privilégiant de nouvelles lectures qui tentent d'appréhender la singularité et la diversité, dans la durée (1820-1860), d'une œuvre qui conjugue expérience lyrique et questionnements sociaux sous le signe d'une poétique de la relation à l'Histoire, au monde, aux pauvres, aux enfants, aux femmes, aux exclus.

Marceline Desbordes-Valmore écrit *pourtant* : malgré l'Histoire, mais bien par ce temps qui ne lui est guère propice, qu'elle vit, juge, tente de comprendre ; malgré son statut de femme qui la relègue, aux yeux de ses contemporains, dans une littérature de seconde zone. Malgré une vie personnelle dont la poète elle-même, dans sa poésie, donne des témoignages : angoisses et joies maternelles, peines et élans amoureux, recueillement intime et engagement envers les autres, soucis de la vie matérielle... Mais justement, Marceline Desbordes-Valmore écrit *pour cela* (c'est le sens archaïque, perdu, du « pourtant », dont elle se souviendrait ?), parce que l'adversité doit être mesurée, parce que les pleurs la contraignent à composer des élégies, parce que la condition des opprimés exige qu'on témoigne, parce que les peines du cœur et les joies de cœur à cœur sont elles-mêmes ces relations fondamentales que la littérature poursuit. C'est pourquoi *on lit pourtant* Marceline Desbordes-Valmore : malgré son statut mineur, et maintenant pour cela même qu'elle est une poète méconnue, du moins en interrogeant sa minorité pour lire en elle un signe de rare élection, comme avaient pu le faire Barbey d'Aurevilly, Baudelaire, et la triade Rimbaud-Verlaine-Mallarmé. Comme a pu le faire, proche de nous, Yves Bonnefoy. *On lit pourtant*, comme un acte de résistance à ce

qui a maintenu, dans l'histoire de la littérature, dans l'histoire de toutes les altérités sociales, la poète hors des textes critiques, des canonisations qui ont porté les autres grandes œuvres du siècle. Reprenant sans doute les stratégies des minorités qui retournent les injures dont elles sont victimes en armes de combat. Oui, Marceline Desbordes-Valmore est femme, et oui encore, elle est mineure et a assumé sa minorité, et s'est voulue, mineure. C'est pourquoi les études présentes sont investies : approfondissement nécessaire d'une œuvre elle-même nécessaire et qui mérite l'attention qu'elle n'a pas eue, à hauteur de son intérêt passé et présent, supposant l'entrelacement de différentes approches, entre interprétations et analyses plus techniques.

Le présent volume ne cherche pas à sommer une vérité, mais à interpréter, et surtout à susciter dans l'avenir de nouvelles lectures critiques, qui laisseront ouverts les cheminements par lesquels l'œuvre se présente à nous. Marceline Desbordes-Valmore a bien des fois présenté le caractère non intégralement maîtrisé de son travail, proposant à la fois de manière naïve et critique l'invention et l'assomption d'une écriture flottante désireuse, dans une communauté amoureuse, de rencontrer et susciter la rêverie d'une lecture elle-même flottante. Il serait bien difficile de tenter de démêler intégralement ce qui, chez la poète, relève d'un processus passivement subi et d'un projet activement poursuivi, puisque la détermination même de l'écriture prend sa source dans un sentiment qui est déjà et toujours déjà médiation. Les études développées ici, chacune à sa manière, se concentrent pour les unes sur les actes poétiques (les formes métriques, les genres tels que l'épigramme, la romance), pour d'autres interrogent les circonstances lyriques (personnelles, politiques), chez d'autres encore se proposent de relire la poète au regard des influences réciproques que son œuvre tisse avec la poésie et la critique. Toutes ensemble elles circonscrivent les lieux majeurs de la *constellation desbordes-valmorieuse* : l'effusion et la médiation, l'indéfait et le dénoué, le recours au musical ainsi qu'à la répétition-modulation, la concentration et la diffraction de l'expérience intime dans la voix et dans l'infinitude du sentiment qui viennent se fixer sur la page ; la sagesse du dire et la douce violence de l'invention et des déplacements métriques. Mais encore l'expression d'un flottement qui, d'une manière novatrice, repense pour les rédimmer la prééminence du concept et de la loi sur le sentiment, l'autorité du discours face aux pleurs. Une constellation qui, dans sa radicalité sans ostentation, fait du féminin l'hypostase

de l'humanité, de l'irrégularité la norme de l'universel, du mineur la valeur de ce que la poésie a à dire, dès lors qu'elle définit ce qu'elle peut et ce qu'elle veut être à la hauteur de la fragilité des petits, des sœurs, des ouvriers, des instants nombreux où le *moi* se volatilise pour se dissoudre dans le *toi*, ou encore pollinise vers le *nous*.

Le parcours de lecture que nous proposons n'est ni directement chronologique, ni foncièrement thématique. Il dessine, au cœur de cette constellation desbordes-valmoriennne, des tracés, des lignes de force, explore ou suggère des pistes, entre analyse des formes, interprétation voire micro-lecture des textes et réflexion sur la réception de l'œuvre.

La question de la culture littéraire et métrique de Marceline Desbordes-Valmore sera le point de départ, établi par Stéphanie Loubère : si l'héritage est dit flottant, c'est que l'*ethos* de l'ignorance heureuse, la posture de poète buissonnière, la mémoire directe ou oblique des lectures se mêlent habilement pour ériger la figure d'une poète qui remodèle la tradition poétique (de l'élégie latine à la poésie dite légère du XVIII^e siècle) et affirme sa propre voix. La *persona* de la poète se nourrit de sa personne réelle « sans se confondre avec elle ». Il en va un peu de même dans le premier recueil lu par Pierre Loubier sous le prisme du songe : les modulations opérées par ce recueil exploitent divers sous-genres (l'idylle, l'élégie, la romance) qui eux-mêmes explorent et expriment l'intime par la voie du rêve. Modélisée et modulée comme une ritournelle, la poétique de la cigale écrit et répare la voix perdue. Ce rôle du rêve, Yves Bonnefoy l'a mis en lumière dans la préface de son édition des *Poésies* de Marceline Desbordes-Valmore minutieusement analysée par Patrick Née. Le rêve est bien autre chose qu'un support thématique : il permet l'accès à l'enfance, au bonheur premier, à l'indéfinit. La lecture de Marceline Desbordes-Valmore par Yves Bonnefoy est plus qu'une critique de réception : elle cherche à atteindre la vérité de parole, l'incarnation, avant que le langage et ses concepts n'aient défait l'unité première du sensible. On retrouve cette même recherche de l'indénoué dans la micro-lecture proposée par Vincent Vivès, qui se concentre sur les célèbres « Roses de Saadi », poème qui relève d'une démarche éthique du déliement et de l'antéprédicatif, poème du flottement référentiel, du mineur, de la musicalisation et de la musique silencieuse, de l'affect qu'entrave le concept. Poème également d'une démarche politique dans la mesure où « l'amuïssement du discours rend la parole aux autres, aux petits ».

L'on a vu se dessiner des axes majeurs de l'univers desbordes-valmorien, dans sa dimension si l'on veut thématique : la *persona* poétique, le rapport œuvre/vie, l'exploration de l'inconscient, du désir, de l'angoisse et du féminin, la quête d'une lumière. En outre ce rapport au langage, dans son essence même, comme dans ses manifestations au cœur de la culture littéraire, de la tradition poétique et des formes de la poésie, est fondamental dans la mesure où il nous ouvre la voie non seulement de l'analyse des formes poétiques mais aussi de la relation à l'autre, de la communauté et, au fond, du politique. C'est pourquoi les quatre études suivantes explorent la signification des formes poétiques : Deborah Jenson analyse l'usage de la langue créole dans « Chanson créole » au service de l'expression d'un érotisme voilé et d'une certaine empathie pour les langues mineures, colonisées, pour les « patois » en des temps où s'esquisse une forme de « poétique de la relation ». Jean-Patrice Courtois voit dans l'opération d'amortissement et d'oblicité un véritable art concerté de la métrique desbordes-valmoriennne, volontiers ironique et politique ; Christine Planté se penche sur l'hendécasyllabe, « invention » de la poète dont la musique témoigne d'une mémoire sonore, d'une conscience et d'un imaginaire métriques bien perceptibles et pleinement nourris de sa culture poétique, mais aussi de « son expérience singulière et de son savoir de la diction ». Yohann Ringuedé s'attache quant à lui à montrer la solidarité des formes poétiques (rimes, mètres, rythmes, sonorités, strophes) avec le sentiment politique de la poète, son empathie profonde, notamment par la reprise de formes de la chanson populaire mais, au-delà, par la recherche d'un ton à la fois intime et « plus grave ».

La question de la « compétence » desbordes-valmoriennne est elle aussi explorée par Aurélie Foglia, mais à travers une lecture de la réception par Verlaine et Barbey d'Aurevilly, cette question se conjuguant à celle du féminin. La poétique desbordes-valmoriennne transcende la distinction du masculin et du féminin, car elle construit un *ethos* de poète-femme « renaturée », assumant le naturel, qui n'est pas l'immédiat féminin déjà abordé par Yves Bonnefoy. « Libre expressivité du moi », la poésie renoue avec le cri de l'âme. Ekaterina Belavina, qui étudie la réception russe de l'œuvre de la poète, montre quant à elle combien un sentiment de sororité a pu animer Marina Tsvetaeva prolongeant la voix desbordes-valmoriennne et d'autre part combien la relation intertextuelle est forte chez Pouchkine, tout particulièrement dans la lettre de Tatiana d'*Eugène Onéguine*.

« Relation lyrique », « communauté des poètes » « conscience sociale et politique » (S. Loubère), « pacte lyrique » et relation au lecteur (P. Loubier), « grande fraternité transhistorique des poètes » (P. Née), « communauté sentimentale » (Vincent Vivès), « identification », « empathie », « poétique de la relation » (D. Jenson), « politique discrète » (J.-P. Courtois), « autorité fraternelle » de Dante (C. Planté), « communauté de douleur » (Yohann Ringuedé), « communauté de malédiction » ou d'écriture (A. Foglia), « sororité » (E. Belavina) : on est frappé par la récurrence, d'une étude à l'autre, de cette conjonction du littéraire et du politique, au sens où, en dépit des orages intérieurs et collectifs, se lève, flottante et lumineuse, l'image d'un espace du partage humain, profondément humain.

*

Les citations et renvois aux œuvres de Marceline Desbordes-Valmore sont référencés depuis l'édition en deux tomes de Marc Bertrand, *Les Œuvres poétiques de Marceline Desbordes-Valmore*, Presses Universitaires de Grenoble, 1973. Elles sont présentées sous la forme *CEP*, avec indication de tomain puis de page.

*

Ce numéro n'aurait pu voir le jour sans l'enthousiasme et l'engagement sans faille de Christine Planté.

PIERRE LOUBIER & VINCENT VIVÈS